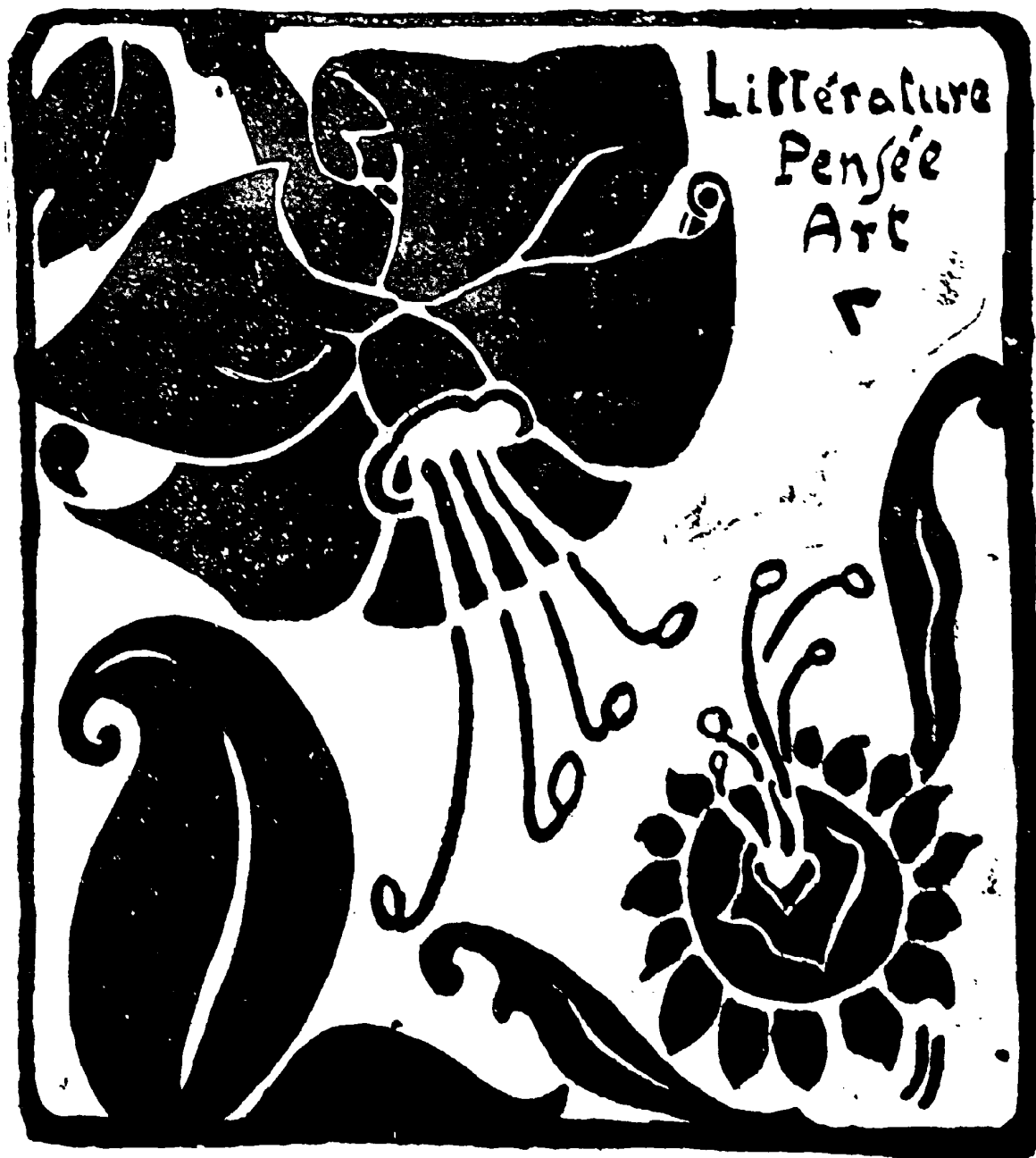




Ideal et Réalité.



Se trouve aux Editions du FAUNE :

**78, RUE D'ANJOU
PARIS — VIII^e -**

Conseiller Fondateur : THÉMANLYS

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Directeur : Gustave ROUGER

Rédacteur en Chef : Ernest MARX

Principales Chroniques. — *Livres* : Gustave ROUGER. —
Théâtres : Henri DHOMONT. — *Revue* : Ernest MARX.
— *Peinture* : Jacques BLOT. — *Musique* : François
de BRETEUIL. — *Danse* : Jacqueline CHACMONT. —
Sciences Psychiques : Claire THÉMANLYS. — *Le Groupe*
Idéal et Réalité : Maurice HEIM.

SOMMAIRE DU N° 3

	Pages
I. Claire Thémanlys : <i>Le Rayon Verts</i>	97
II. Jeanne Ramel (Jane Cals) <i>Dans le Vent</i>	120
III. Gustave Rouger : <i>Deux Sonnets</i>	123
IV. Marc Séménoff : <i>Nicolas Gogol</i>	125

CHRONIQUES DU MOIS. — *Les Livres* : Gustave ROUGER. —
Les Revues : Ernest MARX. — *Le Théâtre* : Henri
DHOMONT. — *Idéal et Réalité* : I. R.

Abonnement : 20 fr. par an. — *Etranger* : 25 fr.
(Voir 3^e page de la couverture.)

Nos abonnés reçoivent des billets de faveur pour les manifesta-
tions publiques du Groupe IDÉAL et RÉALITÉ.

TOUS DROITS RÉSERVÉS



LE RAYON VERT

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS

AU NOUVEAU-THÉÂTRE

LE 27 MAI 1922



Vers une époque indéfinie, dans un pays de rêve, l'action se déroule en une ambiance mêlée de Moyen Age et de Renaissance.

PERSONNAGES :

Deux Jeunes Filles :

GENIÈVRE.....	M ^{lles} Eva REYNAL.
ALANETTE.....	Anita SOLER.

Un Vieillard :

GRAND-PÈRE.....	MM. Pierre FINALY.
-----------------	--------------------

Trois Jeunes Gens :

VALÉMIR.....	Georges CUSIN.
ELÉOSOR....	LUCY.
HADEBRAND.....	COQUILLON.



Dans une grande salle du vieux manoir. Par la baie on aperçoit la vue magnifique s'étendant au loin sur la campagne et sur le golfe très bleu, entouré de pâles montagnes.

SCÈNE I

GENIÈVRE. — ALANETTE

Genièvre (ouvrant la large baie)

Et d'ici même, on aperçoit tout le golfe.

Alanette

C'est fort beau ! Mais la terre me paraît plus douce encore, après tant de jours passés sur l'Océan.

Genièvre

La traversée a été bonne, Alanette ?

Alanette

Oui... très bonne. La mer était comme un grand lac.

Genièvre

Elle est rarement calme, ici.

Alanette

Et puis, j'étais heureuse en pensant que je venais vers toi, Genièvre !

Genièvre

Il y a cinq ans que nous ne nous étions vues. Je t'aime toujours autant, Alanette.

Alanette (lui prenant les mains)

Moi je t'aime davantage encore, Genièvre ! Tu m'as beaucoup manqué ! Et puis, te voilà devenue si belle !

D'où vient que l'on cherche sans cesse la beauté, d'où vient que l'on a tant de joie auprès d'un être si merveilleux ?

Genièvre

Toi aussi, tu es très jolie, Alanette.

Alanette

Jé crois que je suis comme une petite rose blanche... et toi tu ressembles à une orchidée extraordinaire...

Genièvre

J'aime à comparer les femmes aux fleurs, comme tu le fais, ou bien aux pierres précieuses.

Alanette

Quelle pierre précieuse serais-tu, Genièvre ?

Genièvre (souriant)

Devine !

Alanette

Un diamant ? Non ! Une opale, oui, une magnifique opale...

SCÈNE II

LES MÊMES — Entre Grand-Père

Grand-Père

Te voici donc arrivée, Alanette ? Viens plus près de moi. Mes yeux ont vu tant de choses qu'ils sont bien fatigués, et ils ne sont plus très bons. Je voudrais te regarder de tout près...

Alanette (l'embrassant)

Vous souvenez vous que lorsque j'étais petite, je vous appelais grand-père aussi, comme Genièvre ?

Grand-Père

Mais oui... Il faut continuer à m'appeler grand-père, ma petite Alanette, maintenant que tu es ici. Sais-tu que te voilà bien jolie !

Alanette

C'est Genièvre qui est belle !

Genièvre

Je viens de le lui dire comme toi, grand-père : Alanette a un charme pénétrant.

Grand-Père

Toutes deux vous possédez ce précieux privilège d'avoir de la beauté. Parez-en la vie, mes enfants, et sachez, avec ces dons, former du bonheur, en vous et autour de vous.

SCÈNE III

LES MÊMES — Entrent Eléosor, Hadebrand et Valémir.

Eléosor

Nous vous saluons, belles demoiselles. Mes respects, noble châtelain.

Grand-Père

Vous voici tous trois revenus de la chasse ?

Hadebrand

Genièvre nous avait demandé de passer, pour voir sa cousine.

Genièvre

Voilà Alanette, dont je vous ai souvent parlé.

Eléosor

N'êtes-vous pas trop fatiguée du voyage, Alanette ?

Alanette

Non. Je suis éblouie par la beauté de ce pays, de ce château et de tout ce que l'on voit ici !

Grand-Père

Je vous quitte, mes enfants, car il est bon de laisser les choses en leur ordre naturel, et votre âge se sent plus libre sans le regard lourd d'un vieillard.

Alanette

Nous sommes heureux d'être auprès de vous, grand-père !

Grand-Père

Oui, à un autre moment. Chaque heure a son caractère, Alanette.

(Il sort.)

SCÈNE IV

GENIÈVRE - ALANETTE - VALÉMIR - ELÉOSOR - HADEBRAND

Eléosor

J'ai trouvé ces édelweiss, Genièvre, en haut de la cime des Aigles, dans la magnificence du soleil couchant : la neige rougissait comme une pelouse de roses, et j'ai cueilli pour toi la petite fleur rare des sommets.

Genièvre

Je te remercie, Eléosor. Je voudrais en offrir une à Alanette.

Eléosor

Tu me ferais plaisir en gardant toutes ces humbles fleurs, séchées dans un livre que tu aimes... Tu en donneras de plus belles à Alanette, que toi-même tu auras cueillies : elle les aimera davantage.

Hadebrand

Si la main qui le ramasse donne la valeur à l'objet, je voudrais savoir ce que Genièvre fera de cette agate que j'ai trouvée, ce matin sur la plage ?

Genièvre

Donne-la sans conditions, Hadebrand. Car je ne sais pas encore le destin que je lui ferai. Mais je trouve cette agate charmante.

Alanette

Tout ici semble rempli de l'odeur des vieilles choses. Le parfum des souvenirs en moi déjà s'évaporerait. Je le

retrouve auprès de toi, Genièvre ; mon passé ressuscite, toute notre enfance reparait ! Tes moindres gestes évoquent des geste oubliés... Tes grands cils, ainsi que jadis battent comme des ailes...

Genièvre

Nous sommes cependant bien jeunes, et il est vrai, en nous retrouvant, nous renouons le fil d'or, le fil coupé des jours anciens...

Alanette

Des jours déjà passés, qui ne reviendront plus !

Genièvre

Tu ne dis rien ce soir, Valémir ?

Valémir

Je te regarde, Genièvre...

Genièvre (souriant)

Toi, tu n'as rien trouvé pour moi, ni sur les sommets, ni au bord de la mer ?

Valémir

Te doutes-tu parfois que la vie renferme d'immenses problèmes ?

Genièvre

Il y a un mystère sur ton front pensif, Valémir !

Eléosor

Je t'ai apporté un autre souvenir encore, Genièvre : celui-là peut-être que tu réclamais à Valémir : c'est le grand oiseau féérique, au plumage d'azur, que tu as tant admiré l'autre jour sur le lac...

Genièvre

Comme je l'ai désiré ! J'ai même rêvé qu'il m'apportait le bonheur ! Où est-il, ce bel oiseau de rêve, Eléosor ? Tu me fais un si rare plaisir !

Eléosor

Dans ta grande volière. Il a l'air tout honteux de ses ailes immenses, au milieu de tes colibris.

Alanette

J'aimerais voir l'oiseau bleu.

Genièvre

Va, Alanette, avec Eléosor et Hadebrand. Je veux parler à Valémir. Bientôt nous vous rejoindrons dans le parc, et j'irai saluer mon oiseau chéri !

Hadebrand

J'aurais voulu aussi te parler un moment, Genièvre ?

Genièvre

Demain, demain... Laissez-moi un instant avec Valémir. Ensuite, aujourd'hui, j'appartiens toute à Alanette.

Eléosor

Venez, Alanette, venez ; nous allons vous faire les honneurs du parc magnifique.

(Il sortent.)

SCÈNE V

GENIÈVRE — VALÉMIR

Valémir

Pourquoi désires-tu me parler, Genièvre ?

Genièvre

Parce que je ne te comprends pas.

Valémir

C'est toi qui demeures incompréhensible !... Peut-être, il est vrai, ne te comprends-tu pas toi-même !

Genièvre

Cependant, je ne suis pas très compliquée.

Valémir

Alors, tu es si simple que cela me paraît énigmatique...

Genièvre

Tu as l'air fâché contre moi ! Que t'ai-je fait ?

Valémir

Oh ! rien rien ! C'est cela justement qui m'étonne !

Genièvre

Et tu aurais donc voulu quelque chose ?

Valémir

Non. Car je ne désire que le réel ; je ne veux rien forcer. On aime le parfum des lys et leur belle lumière : une fleur teinte ferait horreur. Je cherche ce qui est ; le paraître déjà trop souvent m'étouffe.

Genièvre

Je suis vraie, Valémir.

Valémir

Tu crois l'être, en effet. Tu es sincère, à ta manière. Mais il faut du courage, de l'audace, de la lucidité, de la force, pour être sincère en vérité.

Genièvre

En quoi t'ai-je menti ?

Valémir

Tu m'as menti, en tout ! Quand je vins au manoir, il y a tantôt un an, un espoir enchanté alluma les étoiles au ciel de mes rêves, et je te dis combien tu m'avais bouleversé ! Alors, tu le sais... je te donnai mon admiration ardente, je te donnai tout ce qu'il y avait en moi de plus pur, de plus passionnément tendre !... Je t'aimai... Ah ! plus que je ne croyais pouvoir aimer ! Toi, triomphante, tu laissais monter vers ta beauté, comme un encens, les élans prodigieux où s'exaltait ma jeunesse ; souvent tu recherchais ma présence, et, parfois, j'ai pu croire à une communion réelle !

Mais jamais je ne sus si, au fond de ton être, ton amour répondait au mien, jamais je ne sus quelle flamme animait tes yeux, tes beaux grands yeux, où personne, je crois, n'est certain de lire... Pourquoi attires-tu, quand tu ne peux aimer ? De quel droit crées-tu des mirages, dans le sombre désert de tes rêves décevants ? Tu mens, sans le savoir, tu mens sans le vouloir : ta vie entière est un mensonge, tes gestes n'ont pas de portée, ta trompeuse et radieuse beauté n'est qu'un corps sans âme, tu as l'apparence d'un être, mais tu n'es qu'une illusion !

Genièvre

Qu'en sais-tu ? toi qui oses me parler ainsi ? Tu avoues ne pas me connaître, et si mon cœur impénétrable est scellé par la pudeur des âmes vraiment sentimentales, comment te permets-tu de juger mon secret ?

Valémir

Tu as donc un secret ?

Genièvre

Certes. Et je le garde.

Valémir

Je ne te le demande pas. Mais un jour tu réfléchiras peut-être à ce dernier entretien, et tu comprendras, trop tard pour y rien changer, qu'une âme comme la mienne veut vivre dans la clarté.

Genièvre

Tu veux donc partir ?

Valémir

Oui... Je veux partir...

Genièvre

Où cela ?

Valémir

Peu m'importe ! Le plus petit coin de campagne est très grand ! Je veux quitter ce vieux manoir, où mes rêveries seules mettaient de la lumière, et où les murs lourds empêchent le libre essor ; je veux secouer le joug que j'ai tant adoré, je veux quitter les miens et l'avenir brillant qu'ils m'avaient préparé ; je veux quitter Genièvre, ô mon unique amour !

Il ne me restera rien, plus rien, plus rien !

Que dis-je ? Il me restera le monde, le monde entier, l'infini de l'immensité humaine !

Genièvre

Tu regretteras bientôt l'accueil de ma main douce...

Valémir

Au loin je respirerai les grands vents du large, et ma cavale enivrée d'espace m'entraînera d'étape en étape...

Genièvre

Tu pleureras sans doute nos longs tête-à-tête, pendant les nuits où fleurissent les étoiles...

Valémir

Je souffrirai, plus que tu ne sais souffrir ! Mais certaines douleurs sont une augmentation !

Genièvre

Tu sauras un jour le bienfait de ce que tu dédaignes aujourd'hui...

Valémir

Je ne dédaigne rien. Mais ce qui est atteint, ce qui est dépassé, à mes yeux n'a plus de valeur, s'il ne demeure la base d'une nouvelle ascension.

Genièvre

La musique de mes rires, le goût de mes baisers ont je le crois quelque charme inoubliable...

Valémir

Genièvre, il me faut plus que ce tu ne m'as jamais donné : il me faut ton âme toute entière... Je ne me contenterai pas désormais de l'étape franchie... Vivre, c'est approfondir chaque mouvement de l'être, chaque mouvement de l'esprit ! Vivre, c'est s'augmenter sans cesse ! C'est aller en avant, plus loin, au-delà, toujours au-delà !

Genièvre

Tu ne sais pas encore ce que je deviendrai si tu parviens à verser en mes rêves une féerie d'enchantement !

Valémir

Il y a si longtemps que j'espère ! J'avais mis en toi toute l'espérance d'un large cœur... Si je restais mainte-

nant, il faudrait tous tes secrets, tous tes désirs, et ton amour héroïquement offert, sans que même j'aie à te rien demander.

Genièvre

Comment te retenir, ami, et ne pas nous mentir ? Sauras-tu respecter le sanctuaire inviolé de mon mystère, sauras-tu respecter la quantité de silence que je veux porter en mon être hautain ? Et le secret de mes triomphes ?

Valémir

Tu parles de tes succès, comme s'ils étaient réels ! Tu prends donc au sérieux tous ceux qui croient t'aimer ? Tu donnes donc le nom d'hommes à ces pauvres fantoches qui t'entourent et t'admirent ?

O ! Genièvre ! Nous n'avons jamais été si loin l'un de l'autre ! L'univers ne pourra nous séparer davantage !

Oui, Genièvre, je pars ! Il me restera le monde, le monde entier, l'infini de l'immensité humaine ! Avant tout, il me restera mon âme libre, retrouvée, inconquise !

Genièvre

Tu semblais tout-à-l'heure hésiter un instant à rompre des liens si doux ?

Valémir

Une vague d'espoir, comme un grand flot, m'avait bercé encore d'une dernière illusion !

Genièvre

Pourquoi ne pas comprendre que je peux réfléchir à l'aube de ma vie, avant de m'engager sur une certaine route ?

Valémir

Savoir vivre, c'est savoir choisir !

Genièvre

Autour de mes pas, tant de chemins se parent de fleurs, et, comme d'innombrables printemps, m'attirent!

Valémir

La vie est une chose belle, mais c'est une chose sérieuse. Tu es une enfant, que j'avais cru une âme! Joue, mon enfant, joue avec tes oiseaux, tes fleurs, tes parures! Et tous ces beaux jeunes gens qui t'entourent d'hommages! Joue avec leurs cœurs, joue avec leur amour!

Ce château merveilleux est un cadre bien fait pour ennoblir les gestes de tant de marionnettes qui, tenues une à une par d'invisibles fils, s'en vont de-ci de-là, tournent à droite, puis à gauche!

Pour moi, je cherche ailleurs l'essor de mes rêves! Je crie : « Arrière, les ombres! » et je cherche des hommes!

Genièvre

Comment pourrais-tu jamais apporter une vie véritable en ce manoir austère?

Valémir

Tu ne sais pas cueillir les roses de la vie, parce que tu ne sais pas aimer! Avec l'amour, j'aurais rempli ton âme d'un rêve d'éternité, dans un envollement en plein idéal! Ce Palais serait devenu le jardin enchanté! Mais tu ignores l'amour, et sa brusque Toute-Puissance! L'amour vrai, jeune, éternel! Tu ignores le plus sacré dans tout l'océan du monde!

Genièvre

Le charme de l'inconnu au loin t'attire. Mais tu auras aussi l'angoisse de tout quitter, avec l'inquiétude vague de ne plus revenir...

Valémir

Toi, tu resteras !... tu feras comme les autres... tu feras semblant de vivre ! Si peu d'êtres ont soif de réalité ! Demain, tu parleras à Hadebrand, après-demain, à Eléosor... et puis encore à Ghislain, à Roland, à tous les autres ! Tandis que moi, j'irai. J'irai ! emporté par l'essor des grands courants de vie ! enivré aux splendeurs de toutes les aurores ! J'irai !... forgeant la vérité, dans le sain travail de ma vie audacieuse !

Genièvre

(courant à la fenêtre qu'embrase le soleil couchant)

O ! vois le soleil qui se couche sur le golfe ! Vois la beauté des nuages embrasés ! O ! le rayon vert ! Celui qui donne la réussite au vœu prononcé quand il brille ! O ! le rayon vert, si rare en nos parages... Regarde-le, Valémir, et vite prononce un vœu !

Valémir

Le vœu que j'aurais voulu pouvoir prononcer, Genièvre, je ne le dirai pas aujourd'hui... Mon cœur n'a plus de vœux à formuler. Il est comme un désert, desséché par les tempêtes... Plus tard, peut-être, si jamais je revois ce divin rayon vert, plus tard peut-être aurai-je une espérance ! Ce soir, adieu. (Douloureux) Je te quitte tristement, l'âme noyée de regrets, mais je me sens plus riche, ô Beauté de ma vie, Trésor de ma jeunesse, je me sens plus riche d'avoir su te perdre !

Genièvre (toujours en contemplation à la fenêtre)

J'ai prononcé un vœu... qui sait s'il sera exaucé ?

SCÈNE VI

GENIÈVRE (seule)

Genièvre

L'Oiseau bleu, l'oiseau d'azur... l'oiseau bleu couleur du temps... C'est l'Oiseau de l'Amour ! Comme je l'ai désiré, cet oiseau merveilleux ! Et le voici chez moi ! Il est dans ma volière ! Intérieurement, j'ai murmuré ces paroles, tandis que le rayon vert s'étendait sur les eaux, comme la dernière caresse du soleil : « Que l'Oiseau bleu éveille en moi l'amour ! Que la porte de sa cage lui soit ouverte lorsque, Roi de mon Destin, le vainqueur franchira le seuil du château ! »

(Elle redescend, comme sortant de son rêve, et s'aperçoit seulement du départ de Valémir.)

Mais comment ! Je suis seule ? Emportée toute entière dans l'extase de mon vœu, j'ai laissé sans le voir s'éloigner Valémir ! Valémir !... Pourquoi partirait-il ? Cette menace n'est qu'un jeu ! Valémir m'aime ardemment ! Il est enchaîné pour toujours...

SCÈNE VII

GRAND-PÈRE (entrant) — GENIÈVRE

Grand-Père

Tu es seule, Genièvre ? Je ne comprends pas ce qui se passe ! J'avais cru sentir du bonheur approcher, et hélas ! il me semble qu'il s'éloigne pour toujours !

Genièvre

Un événement te chagrine, grand-père ?

Grand-Père

Sais-tu ce qui se passe ? Valémir est venu me dire au revoir ! Valémir est venu m'embrasser ! Et il m'a prié de le bénir ! Valémir était un être si bon, Genièvre !

Genièvre

Mais oui, il est très bon !

Grand-Père

J'avais cru sentir du bonheur approcher ! Me comprends-tu, Genièvre ? Sais-tu pourquoi Valémir est parti ? Je crois qu'il ne reviendra jamais plus !... Il est parti pour toujours !

Genièvre (anxieuse)

Est-ce possible ? Valémir est parti ?

Grand-Père

Embrasse-moi, ma pauvre petite-fille ? (ils s'embrassent)
Ma pauvre petite-fille ! De toutes petites gouttes d'eau forment les océans ! Elles ont la même essence, elles subissent les mêmes lois ! Le petit est pareil au grand, et les pauvres cœurs des hommes sont remués par des tempêtes trop fortes pour eux, à la taille des cieux divins !

SCÈNE VIII

LES MÊMES

Arrivent en courant ALANETTE, ELÉOSOR ET HADEBRAND.

Eléosor

Hélas ! hélas ! l'oiseau bleu est envolé, Genièvre !

Alanette

Hélas ! Il était si beau, et tu ne l'as pas même vu !

Genièvre (avec un grand cri)

Que dites-vous ? L'oiseau bleu s'est enfui ?

Grand-Père

Que dites-vous ? Valémir est parti ?

Eléosor

Non, c'est l'oiseau dont rêvait Genièvre ! Et il s'est envolé !

Grand-Père

Comme Valémir aussi !...

Hadebrand

Ses ailes immenses battaient la volière trop étroite...

Grand-Père

Comme sa grande âme à lui, trop grande pour être heureuse ici ! Elle avait soif d'un espace infini !

Genièvre

Tais-toi, grand-père ! Tu me fais trop de mal !

Alanette

L'oiseau est parti dans l'éclair du rayon vert !

Grand-Père

Hélas, hélas ! Il ne reviendra plus !

Eléosor

Nous l'attendions dans le parc. Le rayon vert parut sur les flots. Tout ému, chacun de nous en son âme formulait un vœu. A ce moment, on eût dit que l'oiseau, lui aussi, s'exaltait à la vue du rayon magique, on eût dit qu'une force mystérieuse le faisait agir et l'impressionnait : il allait, il venait dans la cage, affolé, effrayant tous les colibris.

Soudain, ô prodige ! la porte de la volière s'ouvrit

comme d'elle-même et, hélas, avec un cri, un grand cri douloureux qui paraissait humain, l'oiseau rare quitta sa prison d'or, et s'élança dans le soleil couchant, vers l'horizon sans fin !

Genièvre (exaltée)

Il fallait le retenir ! car j'avais fait un vœu : « La cage s'ouvrira lorsque le Roi de mon cœur franchira le seuil du château ! »

Grand-Père

C'était Valémir ! Il a franchi le seuil, et la cage s'est ouverte !

Genièvre

Mais je voulais qu'il vienne ! Je voulais qu'il m'apporte la flamme de l'amour ! J'évoquais son entrée triomphale à travers les allées du vieux parc réveillé !

Alanette

C'était l'oiseau d'amour !

Grand-Père

Il ne fallait pas le laisser partir !

Hadebrand

Son grand cri de départ me hante...

Grand-Père

Il était si malheureux. Son pauvre cœur saignait !

Genièvre

La Rayon Vert a trompé mon attente... Hélas, ai-je méconnu la vérité de ma vie ?

Éléosor

Je chasserai encore l'oiseau bleu que tu aimes... je tendrai mes lacets...

Alanette

Il est parti au loin, à l'autre bout du monde !

Genièvre

Laissez-moi maintenant, avec Alanette...

Grand-Père

Console Genièvre, ma petite Alanette. On dirait que tu es arrivée aujourd'hui pour cela. Souvent un cœur de femme comprend mieux les chagrins. Console ma pauvre Genièvre car, ce soir, sans nul doute, son grand bonheur s'est envolé !

(Grand-père pleure doucement, et s'appuyant sur les épaules d'Eléosor et de Hadebrand, qui ne comprennent pas bien, il sort.)

Hadebrand (à la porte, se retournant)

A demain, Genièvre.

SCÈNE IX

(Le jour baisse, les étoiles s'allument peu à peu.)

GENIÈVRE — ALANETTE

Genièvre

A présent, c'est ici le château de la Belle au Bois-Dormant... Tout va dormir... pour des siècles !...

Alanette

Mais un Prince d'amour viendra sonner l'éveil...

Genièvre

Il est venu, Alanette ! Et je ne l'ai pas reconnu ! Le ciel m'en avertit, répondant à mon vœu par un signe certain, par un prodige inouï : la cage de la volière s'est ouverte quand Valémir me quitta !

Alanette

Pourquoi est-il parti ?

Genièvre

Il voulait mon secret... mon triste secret... Mais je m'étais promis de ne le dire jamais... car cela aurait pu rompre la puissance des charmes...

Alanette

De quel secret parles-tu donc ?

Genièvre

Je peux le révéler, maintenant... Alanette, j'avais acquis une certitude : lorsqu'on n'aime pas, tout l'amour du monde se précipite vers soi !

Plus mon cœur était froid, lointain, insensible, plus le cœur d'autrui lui prêtait de sa flamme. Dans ce vide d'un être, l'élan des êtres vient se perdre... Et pendant des années, je me suis gardée, tandis que tous les cœurs s'embrasaient toujours plus au contact de mon calme de glace ! Je les attirais par un semblant d'amour, pour qu'affolés par la profondeur du gouffre de mon âme, ils ne puissent jamais en oublier le vertige !

Valémir avait presque deviné mon secret. Irritée de cela, je l'ai laissé partir, alors que lui seul eût été digne de moi !

Alanette

Hélas, ma Genièvre ! Que puis-je pour t'aider, te comprenant si mal ? Pourquoi tenais-tu à l'amour d'autrui, si toi tu n'aimais pas ? Etais-tu heureuse en vivant ainsi ?

Genièvre

Heureuse ! Ah ! Alanette ! Heureuse ! Je n'ai jamais connu le sens de ce mot mystérieux !

J'ai tant cherché le bonheur ! Je n'ai rien trouvé qui

vaille la peine de vivre ! Tous les fruits goûtés m'ont paru bien amers... Et si pareils toujours, si insipides, si vains...

Alanette

Tu as été punie par ta faute, Genièvre ! Vivre, c'est vibrer ! Vivre, c'est sentir ! Vivre, c'est aimer, c'est adorer ! Et c'est le seul bonheur du monde !...

Genièvre

Tu parles comme Valémir... Je sens sa pensée qui flotte autour de toi, et je la sens aussi tout au fond de mon cœur, comme un poignard dans ma douleur... Sa pensée est ici, elle emplit toutes choses, elle est répandue de par le vieux manoir... Je comprends trop tard tout ce que j'ai perdu ! (elle pleure)

Alanette (avec force)

Pour la première fois, tu vas vivre, Genièvre !

Genièvre (pleurant toujours)

Que veux-tu dire ? O ! Avoir cru son cœur insensible, et tout à coup le sentir s'élancer vers le bonheur enfui ! Pourquoi suis-je ainsi faite ? Pourquoi n'aimer enfin que lorsqu'il est trop tard ?

Alanette

Ne regrette pas tes larmes ! Tes larmes saintes ! Celles-là te mèneront vers de la vie, car pour la première fois, tu t'ouvres à la vie ! Pleurer, c'est encore vivre ! Souffrir, c'est aimer ! Abandonne-toi ! Que ton chagrin déborde ! Tu as cru pouvoir dominer l'amour. Mais c'est lui qui est toujours le maître !

Par ta fenêtre ouverte, écoute le grand murmure de cette nuit merveilleuse, en son frémissement d'éternel

amour ! C'est la chanson victorieuse des mondes, c'est l'immortel cantique du don de l'être à l'être !

Au loin, les vastes campagnes frissonnent; partout des milliers de cœurs vibrent, palpitent, et aiment...

Laisse-toi emporter par le souffle puissant de l'invincible loi qui de la vie veut créer de la vie !

Sors de toi-même !

Comme l'oiseau regretté, déploie tes ailes closes ;
Apprends à t'élancer jusqu'aux profondeurs des cieux
de vérité !

Genièvre

Hélas ! Comment ai-je ainsi gaspillé ma jeunesse ?
Mon Valémir s'est enfui de moi, en ouvrant lui aussi
ses larges ailes d'amour, vers l'infini lointain... comme
l'oiseau de mes rêves...

Alanette

Souffre... prie... désire... aime... Peut-être l'oiseau
reviendra-t-il ?

Genièvre

Comment sais-tu tant de choses, ma petite Alanette ?

Alanette

Mon cœur, en vivant, a compris le réel : J'aime ! et
je suis aimée !

RIDEAU.

CLAIRE THÉMANLYS.



DANS LE VENT

L'ARBRE ÉMONDÉ

.....

(CHAGRIN VÉGÉTAL)

J'étais, jadis, comme m'avait fait ma mère : la Terre. Je remuais mes branches comme des antennes sensibles. J'abritais un peuple d'oiseaux. J'ombrageais un peuple de fleurs et dans la nature où passe l'année, tourne le soleil et glisse le vent, mes feuilles « chantaient une chanson aussi vieille que neuve. »

Un maître est venu — un Homme — il a coupé mes branches, elles ont fait autour de moi une triste jonchée et j'en sortais, d'un maigre jet noir, honteux et nu, moi qui me gonflais de ma belle vêtue verte, immobile, moi qui me balançais, silencieux, moi qui chantais...

*
* *

LE FEU

.....

Cet Homme avait froid parce que l'été ne pouvait entrer dans la forêt et il alluma un peu de feu.

Le feu entre les herbes coula comme une nichée de

bêtes furtives. Elles grandirent monstrueusement et tout soudain, folles de vent, encerclant l'Homme, se dressèrent sifflant et secouant leur crinière.

Il fut dévoré par elles, et brûla, immobile, tout droit, au milieu de tout.

Il n'avait voulu que se réchauffer un peu.



LE DRAPEAU & LE BRÛLE-PARFUMS

.....

Drapeau qui représentes le plus de choses au monde : Mille et mille figures et un langage, un territoire sous le ciel et tout ce qu'ils contiennent de mort et de vivant — qui portes simples et vives comme une vérité première les couleurs de ta Dame : la Patrie, au pied de laquelle veille défensive quelque bête héraldique : l'aigle, le loup, le coq ou le lion.

Drapeau ! tu es fait pour les révolutions, les expéditions et les guerres, pour passer dans les fanfares, susciter les vivats ! et les vaincre ou mourir. Drapeau flottant, claquant, flamboyant, extérieur et populaire ! tu es fait pour aller en avant, et que les aventures te suivent dans une grande exaltation.

En vérité, vivrais-tu ton destin, si, engourdi et froid, tu restais enroulé autour de ta hampe ?

Brûle-parfums qui te consumes d'ardeur aux pieds d'un dieu, au fond d'un sanctuaire, tu es fait de matière pesante, tu es stable, précieux et recueilli, tu répands ton âme jusqu'au fond de la pénombre, dans les vagues du silence... Là où les rêves, les pensées, les prières naissent, montent, ondulent et fleurissent comme des algues dans une eau douce très tranquille.

Verrais-tu ton destin, brûle-parfums, parmi les vents du monde?

O sédentaire! ils disperseraient ta force centrale : ils éteindraient ton feu intérieur, ils sèmeraient ta cendre comme une semence de stérilité!



L'EAU

oooooooo

Un jour, Enfant, tout seul au bord d'une source, tu puisas de l'eau dans tes mains, et tu décidas de la garder — *toujours*. — Toutes les gouttes ont glissé en perles fluides entre tes doigts et le vent a séché tes mains.

Oh! tout de suite.

Un jour... au bord d'une source — au bord d'une vie.

Jeanne RAMEL.
(Jane CALS).



DEUX SONNETS

LE BIJOUTIER

.....

Haroun le Juif, dans ton échoppe étroite et noire
Ta silhouette étroite et noire s'accroupit,
Et ton visage osseux de vieillard décrépît
Se mire vaguement aux vitres de l'armoire.

Dans le creuset, qu'un feu sifflant irise et moire,
Ta patience fond et coule sans répit
L'or où s'enchâsseront les perles, les rubis,
Et l'argent, qu'en croissant prolongera l'ivoire.

L'outil, que ton marteau frappe à petits coups secs,
Ajoure un bracelet, où demain quelque cheikh
Enclora la cheville fine de l'épouse,

Afin que d'un bruit clair, qui ne l'éloigne pas
De son attention despotique et jalouse,
Les khalkhals cliquetants accompagnent ses pas.



LE MOSAISTE

Saïd, ton nom est clair comme cet atelier
Où, de l'aube à la nuit, sur une pierre ronde
Ton outil, qu'un savoir minutieux seconde,
Découpe la faïence en morceaux réguliers.

Ton oiseau dans sa cage et ton chat familier,
D'un gosier qui pépie et d'une voix qui gronde
Accompagnent tes coups, martelés à la ronde
Pour revêtir la cour ou fleurir le pilier.

Et tu souris, songeant aux femmes délicates
Dont les pieds nus, couleur d'airain sombre et d'agate,
Effleureront sans bruit ce sol luisant et dur

Qui, dans la fraîche cour, même aux heures torrides,
Semblera quelque étang glacé bordé de murs,
Qui mirerait des fleurs aux cercles de ses rides.

Gustave ROUGER.



Ces deux sonnets sont extraits des « Poèmes du Moghreb »,
le nouveau livre de vers que publie ces jours-ci Gustave
Rouger aux Editions du Faune.

NICOLAS GOGOL⁽¹⁾

(SUITE ET FIN)



Les dernières années entre 1830 et 40 furent les plus dures de son existence. A Rome, il avait été gravement malade de la malaria ; à peine remis, il eut la douleur de perdre l'un de ses meilleurs amis qui mourut de la tuberculose. Gogol veilla le malade et ces nuits d'insomnie, au moment où il se remettait avec peine, brisèrent sa santé. Pour la première fois, il parle dans ses lettres de la vanité des choses, de la lourde destinée de l'homme ; sa correspondance est pleine de méditations religieuses et mystico-philosophiques. Une transformation lente, imperceptible encore, s'opère. Gogol se replie sur lui-même. Les préoccupations matérielles, les difficultés d'argent dans lesquelles se débattaient lui et les siens s'ajoutèrent pour aggraver la crise morale que traversait l'écrivain.

Son retour en Russie est triste, douloureux. La première partie des *Ames Mortes* paraît sur ces entre-

(1) Conférence faite à « la Flamme » le 31 mars 1922.

faites ; mais l'auteur se déclare mécontent de son œuvre. Pour instruire les humains, pour les élever, il faut soi-même tendre vers la perfection, se rendre digne du rôle d'instructeur. Et Gogol prépare la seconde partie des *Ames Mortes* avec la volonté de dire à ses semblables ce qu'il n'a pas encore su exprimer, de leur montrer la voie du perfectionnement. Son œuvre devient pour lui une « tâche sainte » liée au propre salut de son âme. Le devoir est de se redresser soi-même afin d'accomplir cette tâche sainte, et il prie Dieu de lui donner la force nécessaire pour gravir son calvaire.

En 1842, Gogol repart pour l'étranger afin de rétablir sa santé. Il séjourne successivement à Greffenberg, Ems, Nice, Ostende et passe l'hiver de 1845-46 à Rome.

Il n'écrit presque plus ; la seconde partie des *Ames Mortes* n'avance pas, l'œuvre à laquelle il s'adonne complètement est toute *intérieure* : se transformer soi-même !

Ses lettres nous apprennent l'évolution qui s'opère en lui. En mars 1844, il écrit à l'un de ses amis :

« Je me reconstruis moi-même, je reforge mon caractère. »

Et un peu plus tard, à la célèbre Madame Smirnova, née Rossetti, son amie intime qui parlera de lui dans ses *Mémoires* :

« Je dois organiser la structure de mon être profond et me créer moi-même avant de vouloir que mes semblables se forment et évoluent. On n'a pas le droit

de dévoiler les choses saintes avant d'avoir rendu lumineuse son âme, et notre parole manquera de puissance et de sainteté si nous ne sanctifions pas nos lèvres qui prononcent cette parole ! »

Peu à peu, dans l'esprit de Gogol, naît le désir de se rendre à Jérusalem pour « chercher force et appui » devant le tombeau du Christ. Avant son départ, il publie, en 1846, les « *Pages choisies de ma Correspondance avec mes amis* ». Cette *Correspondance* eut un profond retentissement et suscita de vives discussions ; Gogol y traitait les plus grands problèmes religieux, philosophiques et sociaux.

— « Ce volume sera utile pour tous les hommes, déclara-t-il.

En 1848, Gogol partit de Naples pour la Palestine. Lorsqu'il revint dans sa famille, en Russie, quatre mois plus tard, on ne le reconnaît plus, tant il a changé.

— « Quelle transformation ! Il est devenu trop grave ; la vie pour lui n'a plus de gaieté », écrit sa sœur aînée, Elizabeth.

En 1852, l'année même de sa mort, il faisait paraître ses *Méditations sur la liturgie divine*. La seconde partie des *Ames Mortes* était achevée, mais cette œuvre ne satisfaisait pas Gogol. Il ne se retrouvait plus dans ces pages qui continuaient la première partie du poème ; sa conception profonde des choses s'était modifiée, dans ses lettres l'écrivain avait employé déjà une forme plus concise, plus philosophique pour l'expression de l'idée qui évoluait en lui ; l'être

organisé, mental, de Gogol dépassait maintenant le plan de l'observation pure. L'œuvre ne formulait pas la Loi Spirituelle que le philosophe, dans l'écrivain, aurait voulu donner au monde et, pour la seconde fois, il jeta au feu le manuscrit entier, quelques jours avant sa mort. On ne retrouva, dans ses papiers, qu'un brouillon incomplet et inachevé.

Nicolas Gogol mourut le 21 février 1852, à quarante-trois ans.

Le drame intérieur vécu par l'illustre écrivain ne doit pas être pris comme un fait uniquement individuel, isolé, dans l'histoire des grands hommes de la Russie. Nous nous trouvons en présence d'une manifestation d'un ordre plus profond, propre, à travers les siècles, à toute la collectivité russe. Dans mon *Histoire de Russie*, j'ai essayé de montrer cette aspiration toujours la même vers la conduite selon la Loi Divine, cet effort poursuivi avec la même ténacité vers la réalisation des vertus supérieures en l'homme, qui, depuis le Moyen Age, avec un Serge, un Cyrille, un Ivan, jusqu'à notre époque, avec un Tolstoï, demeure la caractéristique des plus belles individualités de l'Orient slave.

Les mêmes faits se répètent très souvent d'une manière frappante : au Moyen Age, les jeunes apôtres de 13-14 ans quittent leurs parents pour fuir dans les monastères afin de subir les épreuves pour se perfectionner eux-mêmes. Au XIX^e siècle, Tolstoï quittera sa famille, croyant accomplir un geste symbolique d'une large portée.

Le pèlerinage en Palestine au Moyen Age et même

jusqu'au XVII^e siècle, après avoir été l'acte nécessaire, l'étape indispensable dans l'évolution de quelques rares grands illuminés des XII^e-XIII^e siècles, devient, à un moment donné, un phénomène collectif, social, historique. On compte par milliers les Russes de toutes classes qui, du XII^e au XVI^e siècles partirent visiter le tombeau du Christ. Ce fut une croisade pacifique, et faite pour la réalisation intérieure des vertus recommandées par le Christ pour gagner le Salut suprême, celui de l'Ame. Au XIX^e siècle, Nicolas Gogol partira, lui aussi, pour Jérusalem.

Ainsi, malgré son œuvre si différente, il n'échappe pas à la loi commune de ses compatriotes car le Russe, parmi tous les Slaves de l'Europe est demeuré le plus oriental, le plus asiatique par l'évolution historique de sa patrie, indépendante, solitaire, complètement étrangère, jusqu'à Pierre le Grand, à la culture de l'Occident européen. La nature profonde du Russe, l'essence de son esprit est contemplative. La Russie est le pays le moins « passif » d'Asie, le plus contemplatif d'Europe. Et son histoire n'a fait que développer cet aspect de son Ame. Seule, elle a subi le choc et le joug des terribles barbares de l'Asie, sauvant par son effort et son martyre, l'Europe entière de l'invasion tartare. Pendant quelques siècles, toute la collectivité russe a recherché dans les monastères, loin du bruit des villes où retentissait le cliquetis des armes, l'oubli des horreurs d'ici bas, des crimes tartares, des misères terrestres. Pendant des siècles, la collectivité russe, déjà nourrie dans le sentiment des choses infinies et éternelles par l'immensité des steppes vastes et silencieuses, rechercha encore auprès des moines et des

prêtres la Parole d'Amour, la règle de Conduite qui rapproche l'Homme de Dieu pour la plus grande consolation et l'espoir suprême.

— « Dieu vous envoie de cruelles épreuves. Perfectionnez-vous, chassez le mal en vous, vivez selon la loi du Christ ! », telles étaient les paroles des maîtres des monastères.

Et le Russe rentrait dans son village, se repliait sur lui-même, écoutait la voix de Dieu et celle des esprits invisibles lui parler dans les steppes aux horizons sans fin et au bord de ses larges fleuves. Sa résignation était l'acceptation de la Loi Divine, sa révolte prenait le caractère d'une guerre sainte : chasser le Tartare païen, vaincre Napoléon l'Antechrist.

Enfin Moscou, après l'antique ou première Jérusalem, après la Rome catholique ou seconde Hiérousalym, Moscou devait, selon les prophéties des Maîtres de l'Eglise russe, rayonner sur le monde comme une troisième Ville Sainte.

Mais vint Pierre le Grand.

Et la Russie, ce grand pays de mystère, fut jeté dans les bras de l'Europe stupéfaite par cet Européen d'Asie, ce sauvage révolutionnaire, ce génial menuisier, ce savant, ce marin, ce général ! Et aussi, par la volonté impitoyable du tsar, par l'exécution rigoureuse des lois nouvelles à laquelle veillait l'autocrate lui-même, par la violence, puisque Pierre condamna à mort son fils qui lui désobéissait et fomentait la révolte, par la force du génie créateur de cet homme qui comprit la nécessité pour la Russie, si elle voulait

devenir un État européen, de s'assimiler la culture de l'Occident — le formidable courant des idées, des efforts dans toutes les branches de l'activité humaine, littéraire, scientifique, artistique, politique et sociale, toute la puissance créatrice de l'homme, tout cet océan de productions fécondes et plusieurs fois séculaires pénétra brusquement, brutalement dans l'immense pays slave. Brusquement, brutalement, le mysticisme, la spiritualité contemplative de tout un peuple fut mise en contact avec une réalité qui lui était complètement inconnue, tout un univers fermé qui se révélait : celui de l'intelligence active et réalisatrice dans le plan d'une effectivité savante, méthodique, disciplinée, en vue d'une Vie organisée à construire sur terre.

Je ne connais point d'événement pareil dans l'histoire des peuples de l'Humanité. Il ne s'agit pas, en effet, d'un brusque passage des ténèbres de la barbarie à l'éblouissante lumière d'une civilisation prospère. Tout un effort spirituel était déjà réalisé par la Russie, l'Âme russe avait vécu dans des sphères que l'esprit occidental apercevait mal. Ce n'était donc pas une « montée » comme celle du sauvage vers le monde merveilleux des prodigieuses découvertes et inventions de l'esprit humain. C'était plutôt une « chute » du ciel des magies spirituelles et des rêves dans la terre des réalités pratiques et des complexités innombrables et subtiles auxquelles la vie quotidienne des pays organisés contraindait l'homme.

Et, depuis Pierre le Grand, la Russie vit le déséquilibre produit par cette « chute ».

Cette courte digression historique était nécessaire

dans une première causerie sur la littérature russe. L'idée que j'esquisse du désarroi provoqué dans l'Ame du grand pays slave par le contact des deux Esprits si différents, servira, je crois, au lecteur français pour comprendre les caractères des héros et types du roman et aussi du théâtre russes des XIX^e et XX^e siècles. Et elle nous est utile aujourd'hui pour pénétrer plus profondément le drame intime de la vie de Gogol.

Depuis l'âge de vingt ans où il fait son premier voyage à l'étranger « pour mieux prendre contact avec la Divinité dans la solitude », jusqu'en 1847 où il brûle une première fois la seconde partie des *Ames Mortes*, deux « Moi » luttent sans cesse en Gogol : l'occidental, avec l'atavisme latino-polono-ukrainien et l'oriental, slave et russe. Le premier oblige l'écrivain à descendre dans le plan de l'observation et du réalisme ; avec le second, il s'élève jusqu'à ces degrés de contemplation que Nietzsche connaissait si bien et qui lui ont permis d'écrire : « Ton être supérieur n'est pas en toi, il est infiniment au-dessus de toi. » La lutte constante entre ces deux principes produit le déséquilibre de Gogol. En lui, durant l'espace de quarante-trois ans s'est jouée la tragédie de « la chute » dont je viens de parler et qui pèse sur la Russie depuis deux siècles.

Le « Moi » supérieur de Gogol est oriental. A vingt ans déjà, il se manifeste dans les lettres de l'écrivain à sa mère et à ses amis ; mais ce ne sont encore que de vagues pensées sur une mission très confuse pour laquelle Dieu l'a envoyé sur terre. Pendant dix-huit ans, les œuvres du sensitif et du réaliste alternent,

mais l'angoisse, la lutte intérieure est d'autant plus douloureuse, les larmes secrètes sont d'autant plus âpres, cuisantes que le génie créateur est plus grand dans le « matérialisme » de la satire, de l'observation du réel. Il semble à Gogol que l'*Esprit* se tait, que sa mission ne se réalise point, il en souffre cruellement, certaines de ses lettres sont des sanglots, d'autres des confessions, d'autres encore des cris de victoire sur lui-même. Après avoir brûlé pour la première fois la seconde partie des *Ames Mortes*, il écrit : « Dieu m'a créé et ne m'a point caché le sens de ma vie. Je ne suis point né pour déterminer une époque dans la littérature. Ma mission est plus simple et plus proche ; ma tâche est celle qui tout d'abord incombe à tout homme et non à moi seul, elle est *dans mon âme et dans la conduite ferme de la Vie.* »

Cette tâche, Gogol ne l'accomplira pas... En 1852, quelques jours avant sa mort, il brûle une seconde et dernière fois la seconde partie des *Ames Mortes*, rentre dans sa chambre, se jette sur son lit et pleure...

Il pleure parce qu'il n'a pas sculpté, construit son Ame assez pour avoir la puissance d'être le nouvel Annonciateur de la Parole de Dieu. Il détruit une partie de son œuvre et pleure parce qu'il n'a pu faire briller ces dernières pages de l'Étincelle illuminatrice d'une Vérité éternelle qui instruisse l'homme et lui indique la Voie Sainte conduisant à son élévation spirituelle. Il pleure parce qu'il est descendu dans la Matière, en a tiré la substance de son œuvre, mais n'a pas écrit le *Livre de l'Ame*.

Gogol a accompli ce qu'il croyait ne pas appartenir

à sa mission d'écrivain : il a déterminé une époque dans la littérature russe. Mais il n'a pas eu le temps de satisfaire à ce qu'il pensait relever de sa mission d'homme : il n'a pas été un philosophe, un apôtre.

Gogol a été et demeure encore le maître du Réalisme russe. Le premier, le seul, dans l'histoire de la littérature russe, il est descendu jusqu'à ces plans du réel que Pierre le Grand voulait faire toucher à son peuple afin que le Russe vécût le cycle complet de l'Esprit et de la Matière.

Le Roman russe est le *Livre de l'Âme*. Tolstoï, Dostoïevski, Tourgueneff, Gorki ont décrit la puissance des ténèbres de l'Âme humaine vue à travers la poignante douleur de l'Âme russe et ils ont chanté le pouvoir de redressement de l'Être perçu à travers la grande Sincérité du Cœur slave.

Nicolas Gogol, leur devancier, a, lui aussi, laissé une œuvre que l'Esprit a marqué d'un sceau indélébile. Ses *Lettres* sont presque toutes un cri de désespoir, ses légendes ukrainiennes lèvent un voile sur la vie dans l'invisible et ses *Âmes Mortes* sont un appel vers les Âmes Vivantes de l'avenir glorieux d'une Russie au destin spirituel réalisé.

Marc SEMENOFF.

CHRONIQUES DU MOIS

LES LIVRES

.....

La Chaussée des Géants (PIERRE BENOIT).

A propos de M. Paul Souday et de Baudelaire

Si, comme je le crois, le succès est un élément d'expression, à cause qu'il grandit et renforce le créateur de sa propre image indéfiniment reflétée, M. Pierre Benoit doit se sentir très soutenu et très encouragé à s'exprimer, car peu d'auteurs ont en aussi peu de temps connu un tel succès. J'estime ce succès mérité, car M. Pierre Benoit possède des qualités solides dont la moindre à mon avis est précisément l'imagination. Non que je fasse fi d'une qualité si précieuse qu'il manie de manière si joliment française, avec le tour d'ironie qui convient à notre esprit, mais nous avons tous présentes à la mémoire des imaginations plus fertiles et plus fantaisistes que la sienne, et qui n'ont, faute du soutien indispensable, engendré aucune œuvre à proprement parler littéraire. Le grand mérite de M. Pierre Benoit est d'avoir à la fois demandé à l'imagination le plus grand service qu'elle pût lui rendre, et de lui avoir donné la véritable place qui lui devait être assignée. Les romans de M. Pierre Benoit ne sont pas, à mon sens, des romans d'imagination ; ce sont des romans construits par une imagination de haute qualité, et c'est là ce qui fait leur charme. Quant à leur valeur, elle réside d'abord dans leur composition qui est généralement impeccable, ensuite dans l'écriture, qui, n'en déplaît à quelques pontifes, est, quoique cursive et aisée, d'un bon poète et d'un bon écrivain, et enfin, surtout peut-être, dans un don d'évocation rare, toujours saisissant, et atteignant souvent à la

plus poignante émotion. Il est impossible de n'être pas saisi par la grandeur des derniers chapitres de « Pour don Carlos », et il faut être aussi fermé à toute poésie que M. Paul Souday lui-même pour n'en pas sentir la grave et obscure beauté.

« La Chaussée des Géants », le dernier roman de M. Pierre Benoit, continue heureusement la lignée des livres dont je viens de parler. L'imagination y est sagement conduite par la main jusqu'au point d'où elle conduit à son tour, sagement, le roman à un dénouement qui reste, jusqu'au dernier moment, imprévu. Dans ce milieu d'indépendance Irlandaise où nous mène cette fois l'auteur, les caractères sont tracés avec sobriété mais d'un trait singulièrement précis. Il y a déjà du recul dans cette conception synthétique des faits et d'une actualité qui est déjà de l'histoire. Entre l'ombre d'un mystère et l'ombre d'un amour, le fil ténu de l'aventure serpente aisément d'une sympathie en somme assez mâle à une émotion plus mâle encore et tempérée de pitié. Et tout cela s'efface comme la buée humide des larmes. C'est un beau roman et M. Pierre Benoit est un bel artiste.

J'ai parlé tout à l'heure de M. Paul Souday, et il m'était difficile d'en parler autrement que pour en dire du mal, car je déteste tout en lui, tout c'est-à-dire la pensée aussi bien que la manière de l'exprimer. On reste confondu que le nom même de critique puisse être encore accordé par quelques esprits fatigués à un homme aussi dépourvu des plus élémentaires qualités nécessaires à un critique, j'entends le sens de la poésie et l'impartialité politique et religieuse. Bien longtemps avant que je n'eusse moi-même tenté d'écrire, j'abominais M. Paul Souday pour ces articles de mauvais sectarisme antireligieux, fourmillant de contradictions et hérissés de bargne; que notre plus grave journal du soir ose présenter à ses lecteurs en guise de critique littéraire. Depuis que j'ai pénétré plus avant dans les sentiers tortueux de la gent de lettres parisienne, j'ai pu me rendre compte de l'innocuité presque absolue de M. Paul Souday que nul de sérieux ne prend au sérieux, mais je n'en éprouve pas moins à le lire l'agacement prodigieux où m'ont mis toujours sa naïve audace et sa désarmante mauvaise foi.

Si je lui dis aujourd'hui toutes ces choses aimables, c'est pour qu'il ne croie pas un instant que la fin de cet article, où je vais, pour une fois, lui donner raison, est écrite dans le but de le flatter. — Rien ne

me serait plus désagréable et c'est pourquoi je me suis évertué à combattre préventivement le plaisir que je pourrais peut-être lui causer en applaudissant à l'article si plein, par exception, de bon sens, qu'il a écrit dans *Comœdia* à propos de Baudelaire.

Un singulier snobisme, mis inconsciemment au service d'une vieille concurrence littéraire-commerciale a contribué à faire passer auprès des générations montantes ce malheureux paralytique général pour le plus grand poète du siècle dernier. Après d'illustres prédécesseurs, M. Paul Souday fait une fois de plus justice de cette plaisanterie. Il remet en sa place, qui est celle d'un poète médiocre et de second ordre, cet écrivain dont l'éthique est déplaisante, l'esthétique infantine, la prosodie incohérente, la langue défectueuse, la pensée nulle.

Ce que M. Paul Souday ne dit pas, c'est tout le mal que la farce baudelairienne a fait à notre littérature. C'est que de Baudelaire date la séparation de la poésie et du public. C'est que cet esprit baudelairien de mépris agressif du public est exactement l'esprit « cocteurien », et qu'après l'ataxie poétique de Baudelaire et l'aphasie de Mallarmé, les accès épileptiformes des cubistes ne sont pas pour nous surprendre. Ce qui est plus surprenant, c'est que des générations aient « marché » et que, parmi nos contemporains, quelques-uns « marchent » encore, victimes inconscientes d'une vieille mystification. Erigés en beauté, les pires défauts de la poésie baudelairienne sont devenus pour eux les articles de foi de toute religion qu'ils bâlissent pour faire échec à la précédente. Ce serait risible si ce n'était navrant.

Tout cela, M. Paul Souday ne le dit pas, mais le laisse pressentir dans son article qui serait excellent s'il ne s'était cru obligé, pour changer, d'y parler de dolorisme et d'attaquer aussi le christianisme qui ne lui demandait rien.

Mais quel dommage que M. Paul Souday ne défende pas Baudelaire. Personne n'y croirait plus.

Gustave ROUGER.



LES REVUES

oooooooooooooooooooooooo

Tout le monde n'est pas de l'avis de mon cher Directeur et Ami, Gustave Rouger, au sujet du talent de M. Pierre Benoit. Je ne parle point pour moi-même, ayant d'anciennes raisons pour admirer ses livres et apprécier la méthode avec laquelle il les écrit; je fais allusion à l'article de M. Armand Praviel dans le « Correspondant » du 10 Juin. Oh! il sait à quelle idole il s'adresse et il se garde bien de l'attaquer ouvertement ou d'essayer de convaincre le public de la futilité de son engouement pour le jeune romancier; mais sous le titre suggestif « Un romancier de Gascogne », M. Armand Praviel démêle une à une, et étale sous les yeux du public avec une certaine complaisance narquoise, toutes les « ficelles » dont se compose — selon lui — le talent de Pierre Benoit : inspiration directe du cinématographe, répétition presque fastidieuse de types psychologiques toujours semblables et un peu trop simples, goût excessif de la blague méridionale, tels sont les condiments variés dont la réunion produit sur le palais du public ce chatouillement si agréable, qu'il lui donne l'illusion — toujours d'après M. Praviel — d'un mets unique en son genre.

Bien entendu l'auteur de l'article prend toutes les précautions oratoires du monde pour faire entendre qu'il goûte lui-même, le premier, toute la fantaisie charmante, toute la spontanéité pittoresque de M. Pierre Benoit. Ce qu'il lui reproche surtout, c'est en somme, de manquer de fond : « Envisagée comme histoire racontée, comme un récit, l'Atlantide est un roman absurde. » Par contre, si on lit ce livre en l'interprétant comme une légende, comme un symbole, tout change; M. Praviel voudrait qu'on pût imaginer sous la forme fascinatrice d'Antinéa, la figure idéale de la Gloire, de la Beauté, ou même de la Femme, dominatrice et perverse; le roman d'aventures ainsi enrichi — ou appauvri? — de symbole, deviendrait une sorte de vaste poème moderne, capable de transporter les imaginations et en même temps d'élever les cœurs sur un plan idéal : « Nous en avons assez de tous ces mélodrames-vaudevilles, dit M. Praviel, et le talent de Pierre Benoit vaut mieux que cela... il doit arriver un moment où sa gloire sera méritée. »

Il serait bien dommage, M. Praviel, que même pour plaire à un esprit aussi fin que le vôtre, Pierre Benoit changeât sa manière d'écrire et sa conception du roman ; sa verve nous séduit, ses personnages nous attirent, sa composition nous entraîne sans que nous nous en apercevions, son style nous ravit sans nous laisser voir qu'il est un style. Quoi demander de plus ?

Ses romans n'ont pas besoin d'une représentation plus ou moins symbolique : les figures qu'ils contiennent vivent assez pour s'imposer à nous comme des personnages de chair et d'os, vibrant et souffrant avec des cœurs humains. Le jour où Pierre Benoit voudrait les travestir en symboles, il les dépouillerait de cette grâce, de cette fraîcheur, de ce charme, qui semblent émaner de l'essence même de la vie.

Un autre romancier qui excelle, lui aussi, à animer ses personnages d'une existence presque réelle, est M. Paul Souchon, dont le *Mercur de France* publie un excellent roman « Le Meneur de Chèvres ».

C'est l'aventure d'un ouvrier provençal, amoureux de la vie, et qui pour échapper au départ pour les armées, pendant la guerre de 1914, se laisse affecter aux troupes Indo-Anglaises en France, comme meneur de chèvres.

M. Paul Souchon en profite pour nous dépeindre dans le détail les mœurs de ces rudes soldats bronzés, si intrépides devant l'ennemi et si effarés devant le moindre objet impur, un aliment européen ou la queue d'une vache.

La même Revue a publié dans son numéro du 1^{er} Juin une nouvelle saisissante d'un écrivain russe, M. J. Kessel. Très belle et très slave, cette aventure d'un soldat Russe, voyant arriver devant lui dans le caveau d'exécution, la prostituée qu'il avait désirée et même candidement aimée quelque temps auparavant, braquant sur sa nuque le revolver des soviets et finissant par avoir conscience de sa propre férocité, n'emprunte pas à sa seule actualité son emprise sur le lecteur. La scène finale où le soldat murmure à celle qu'il allait assassiner des paroles de repentir et d'amour, rappelle les plus beaux passages des romans de Tolstoï ; il faut lire ces pages émouvantes, mais en essayant d'abandonner pour quelques instants notre facile

ironie d'Occidentaux et de nous mettre à l'unisson de cette âme russe, si complexe, si naïve et si violente, mais parfois si profonde.

Ils ressemblent comme une gerbe de fleurs trop diverses, aux parfums trop chargés et trop lourds, ces poèmes féminins présentés par le *Monde Nouveau* (Roger de Néreys); si tous n'atteignent pas à la perfection de la forme, tous ou presque tous témoignent d'un affinement de la sensibilité et des sens, d'une délicatesse d'impressions, d'une douceur aussi de la parole et de la pensée que l'on chercherait en vain chez les poètes masculins; je signalerai particulièrement les poèmes en prose de Mme Henriette Charrasson, profonds et simples, simples comme la Beauté elle-même.

Ce sont également des poèmes, quoiqu'elles ne portent pas ce titre, que les pages de M. André Chevrillon sur le Pays Breton (*Revue des Deux-Mondes*): sourires ou fureurs de la mer, rochers sombres, pareils à des démons marins, landes verdoyantes, campagnes paisibles avec leurs habitants, vieux Bretons cassés, la pipe au bec, jeunes gars frais émoulus de l'école des mousses, coiffes blanches s'en allant par deux dans les lointains, tous ces spectacles familiers de la terre bretonne, dépeints avec un art parfait et une sympathie intense, défilent sous nos yeux dans leur beauté dépouillée, leur charme fait de rudesse et de mystère.

Un passé mi-frivole, mi-sentimental revit sous la plume de M. Georges Mongrédien: cabales, intrigues, petits potins et grandes colères s'agitaient confusément autour de M^{lle} Choin — la Maintenon du Grand-Dauphin, fils de Louis XIV (*Mercur de France* du 15 juin) — ce mélange d'amour très profane et de piété religieuse si particulier au grand siècle, nous surprend et nous choque presque aujourd'hui; les princes n'éprouvent plus le besoin de faire sanctifier leurs fredaines par l'Eglise, et elles sont bien disparues — ou du moins le public les ignore — les Maintenon ou les Choin qui gouvernent des mondes. Rendons hommage au talent d'historien de M. Mongrédien qui a su ranimer si vivement sous nos yeux les traits effacés de la Favorite du Grand-Dauphin.

Combien M. de Châteaubriand en eut-il, de ces favorites qui régissent la vie des grands hommes, sinon celle des empires? On ne le saura probablement jamais au juste, même en se livrant, comme le fait M. Maurice Levailant dans la *Revue des Deux-Mondes*, à une

véritable enquête sur les comptes financiers de Châteaubriand — (Châteaubriand et son Ministre des Finances). — Le pauvre M. Le Moine, l'intendant en question, passait son temps à éluder, d'une part les demandes d'argent de trop nombreuses « Inconnues » et, d'autre part, les interrogations anxieuses de Mme de Châteaubriand, trop édifiée sur les sentiments de son mari pour ne pas avoir à redouter certain sort.

Les questions politiques continuent à tenir une grande place dans les préoccupations des revues : il est curieux de constater combien un grand esprit comme Rabindranath Tagore a pu avoir de prescience de l'avenir puisque, dès 1909, il écrivait sur les destinées de l'Inde, un article qui semble inspiré par les événements de ces derniers temps. S'élevant au-dessus des préjugés de caste, de race, de religion, Rabindranath Tagore adopte un point de vue d'une très grande hauteur philosophique. Le problème, dit-il, en substance, dans la *Grande Revue*, n'est pas de savoir qui de l'Hindou ou de l'Anglais a le droit de posséder l'Inde. « L'humanité cherche à réaliser dans l'Inde un idéal particulier, afin de doter la perfection générale d'une forme spéciale utile à l'humanité entière, voilà son but. » Tagore n'éloigne pas du tout l'idée d'une collaboration intelligente avec les Anglais qui ont apporté dans l'Inde la lumière occidentale. « Il n'est pas vrai, écrit-il, que nos ancêtres aient, il y a 3000 ans, épuisé tout ce qu'il y a de précieux dans l'univers. Et il préconise l'union, la fusion des deux esprits, celui d'Orient et celui d'Occident. Dans les révoltes de l'esprit nationaliste hindou, Tagore ne veut voir qu'un incident presque heureux de la collaboration anglo-hindoue ; c'est pour l'avoir acceptée d'abord trop passivement que les Hindous essaient de secouer l'influence anglaise. « C'est un sentiment d'amour-propre blessé qui nous pousse à revenir sur nous-mêmes... l'Inde ne pourra se libérer que lorsqu'elle se sera assimilée tout ce que l'Occident a de plus précieux. »

Loin, bien loin derrière l'Inde, dans la hiérarchie des puissances asiatiques, arrive la Chine, la pauvre Chine déchirée et chaotique. Le peuple chinois, selon M. J. Bouchot, maître de conférences à Pékin, se désintéresse totalement de la vie politique de son pays ; et ses dirigeants corrompus par l'égoïsme, la cupidité et l'indiscipline mènent peu à peu ce grand pays à la ruine ; il faut espérer qu'une

restauration de la monarchie ou un changement radical des mœurs de ses dirigeants interviendrait bientôt pour garder à la civilisation cette importante partie d'elle-même qu'est l'antique sagesse du peuple chinois.

Ernest MARX.



LE THÉÂTRE

.....

AU THÉÂTRE DE LA GRIMACE. — *Reprise du Loup de Gubbio, de M. A. Boussac de Saint-Marc, et nouveau succès avec Le Souffle du Désordre, 3 actes de M. Ph. Fauré-Frémiet.*

Les critiques qui parurent au lendemain de la présentation du *Loup de Gubbio* à la Comédie-Montaigne par les soins du Théâtre de la Grimace ont conté le sujet de ces trois actes inspirés à M. A. Boussac de Saint-Marc par la légende naïve des Fioretti où Saint François d'Assises convertit un loup féroce qui terrifiait les habitants de Gubbio en l'appelant son frère loup et en lui présentant un crucifix.

L'auteur s'est plu à rappeler ce récit et à en développer le côté symbolique en donnant au Loup de Gubbio forme humaine. Il nous le représente sous les traits de Ciacco un être sauvage, une brute qu'une jeune fille mystique « la Clarissima » tente de révéler à lui-même.

Mais alors que pour y parvenir elle croit ne se servir que de son mysticisme exalté, elle obéit aussi et sans s'en rendre compte à l'amour qu'elle a pour cette bête humaine.

Et c'est l'amour également qui, sous les traits de Fiorelta, la jeune sœur de la Clarissima, opère le miracle et finit par convertir Ciacco et à lui donner conscience de son véritable devoir.

Lutte angoissante comme on le voit entre le mysticisme d'une conscience élevée que l'amour tend à dégrader et l'âme inculte d'un être primitif qui parvient à s'éveiller peu à peu au contact de ce même amour.

Il y a dans ces trois actes, que M. A. Boussac de Saint-Marc s'est plu à qualifier modestement d'essai de théâtre spiritualiste, une telle

émotion, une élévation de pensée si noble, une foi si grande et si sincère qu'ils justifient pleinement l'idée que l'auteur se fait du théâtre quant il écrit « qu'il doit être avant tout éducateur et tendre à l'élévation mentale ».

Et c'est pourquoi nous devons être reconnaissants au théâtre de la Grimace d'avoir repris cette œuvre dont la valeur morale atteint à un degré si élevé qu'elle nous passionne à la façon d'une de ces pages immortelles de Bossuet qui exaltent en nous des sentiments de force et de beauté.

Interprétée d'ailleurs par la grande tragédienne qu'est M^{me} Vera Sergine, entourée de M^{lle} Madeleine Luival harmonieuse et douce, Beuglia inoubliable dans la création qu'il fit de Ciacco, Fernand Bastide, Chabrier, Odette Vernier et Noël Darzal, cette seconde présentation ne pouvait être accueillie qu'avec enthousiasme.

Il me reste maintenant bien peu de place pour parler du « Souffle du Désordre », de M. Ph. Fauré-Frémiet, et bien que cette pièce mérite un compte rendu détaillé, je me contenterai pour aujourd'hui de la signaler comme une des meilleures œuvres qu'il nous ait été donné d'entendre cette année en attendant d'en parler plus longuement dans ma prochaine chronique, ainsi que de son magnifique interprète : M. Constant-Rémy.

Henri DHOMONT.



GROUPE « IDÉAL ET RÉALITÉ »

Sous le patronage des *Amis de l'Orient* et d'*Idéal et Réalité*, le Nouveau-Théâtre a donné un spectacle de haute poésie avec les galas Tagore.

Poésie dans *Chitra*, pièce légendaire où le style imagé du grand Hindou, délicieusement traduit par M^{me} du Pasquier, fut admirablement servi par M^{lle} Paulette Pax, dont la silhouette hiératique et la noblesse furent émouvantes, par M. Balpétre, à la diction intelligente et grave, par M^{lle} Anita Soler, gracieuse et fine.

Poésie dans *le Roi de la Chambre obscure*, œuvre d'une haute profondeur philosophique, pleine d'enseignements sur la vie.

Ce Roi, que l'on ne voit jamais, n'est-il pas cette divinité qu'on ne peut apercevoir et reconnaître avant d'y être préparé, alors que, cependant, elle est partout, dans nos cœurs, dans nos fêtes, dans toute la vie ?

Et la Reine, changeante, symbolise la nature, la femme instinctive, qui se laisse prendre aux apparences extérieures, tandis que sa servante Surangama est la voyante mystique, consciente et croyante.

M^{lle} Eva Reynal revêla ses dons de grande tragédienne dans le rôle de la Reine, et M^{me} Odette Lyssan, aux belles attitudes, sut rendre toute la beauté du rôle de Surangama.

Auprès d'elles, citons MM. Noël Darzal, Pierre Marnès, Paupy, Guyot, Coquillon, Lucy et Fontaine.

Les costumes authentiques avaient été obligeamment prêtés par M. Warma, et une musique hindoue très évocatrice formait une ambiance caractéristique.

Un acte de M^{me} Claire Thémanlys, le *Rayon Vert*, complétait le spectacle.

Nous n'en dirons rien, puisque les lecteurs de la revue *Idéal et Réalité* peuvent lire cette œuvre en ce même numéro.

Félicitons seulement MM^{les} Eva Reynal et Anita Soler de leurs jolies créations poétiques dans ces scènes, M. Georges Cusin, ardent, passionné, douloureux, et MM. Finaly, Coquillon et Lucy.

I. R.

AUX ABONNÉS

Nous prions nos abonnés de bien vouloir excuser le retard de ces premiers numéros. Une mise au point progressive y remédiera.

Imprimerie Spéciale d' « Idéal et Réalité », à Nyons (Drôme).
L'Imprimeur-Gérant : L. COURIAU.

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE - PENSÉE - ART

Paraît vers le 5 de chaque mois, sauf en Août,
Septembre et Octobre.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 2.50

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 20.—
Etranger..... Fr. 25.—

Secrétaire de la Rédaction : Maurice HBIM

Les abonnements doivent être adressés à M. Léon
COBLENCÉ, administrateur, 145, rue de la
Pompe, Paris-XVI^e.

Ils partent toujours du premier numéro de l'année en cours.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Ernest MARK,
39, rue Pigalle, Paris-IX^e.*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Dès que le nombre des abonnés le permettra,
la Revue paraîtra sur soixante-quatre pages,
sans augmentation de prix.

FAITES DE NOUVEAUX ABONNÉS

Editions du Faune

Gustave ROUGER

L'Autre Désir.	Fr. 6.50
Sonnets à rebrousse-pois »	4.50
Poèmes du Moghreb. »	5.—

William TREILLE

Le Prélude à la Tourmente . . . »	8.50
-----------------------------------	------

En dépôt aux Editions du Faune

THÉMANLYS

Les Ames vivantes, <i>roman</i> Fr.	4.—
Misère et Charité, <i>étude sociale</i> . . »	4.—
La Route Infinie, <i>2 actes en prose</i> . . »	2.—
Le Miroir Philosophique, <i>1^{re} série</i> . . »	2.—
L'Humanisme, <i>étude sociale</i> . . . »	4.—

Claire THÉMANLYS

La Conquête de l'Idéal »	5.—
----------------------------------	-----